

# Madeleine Renaud et J.-L. Barrault prés « Maguelonne » de Maurice Clavel et

Une "nouvelle forme dramatique" sur un drame  
contemporain et la légende millénaire réécrite par Gide  
et jouée par Jean Vilar

**C'**ÉTAIT la fin d'un long entretien : « En somme, vous avez décidé de jouer cette pièce parce qu'elle apparaît injouable ? » Jean-Louis Barrault sourit : « Pas exactement. Bien sûr, dans *Maguelonne*, il n'y a pas de décor, pas d'action — du moins visible, puisqu'il s'agit d'un conflit intérieur... Mais quoi ! c'est la raison d'être de notre compagnie de monter des œuvres comme celle-là ! Madeleine et moi nous croyons en *Maguelonne* : nous avons accepté de nous embarquer sur cette nef avec

Maurice Clavel. Voilà un garçon de moins de trente ans, très discuté, qui a abandonné une carrière de journaliste et

de pamphlétaire pour écrire du théâtre. Comme d'autres, il aurait pu dans ce domaine marcher par les sentiers battus. Mais il a choisi d'essayer une autre forme dramatique. Nous tous, les comédiens nous devons beaucoup d'estime aux

gens de sa trempe : un garçon qui a du mal à endosser le vêtement du théâtre, c'est sans doute parce qu'il a beaucoup de choses à mettre dedans... »

L'œuvre semble en effet surprenante. Pour décor, une plage plate sous un ciel nu. C'est la nuit ; l'action se termine à l'aube. Quatre personnages, dont deux hommes qui s'opposent. Lorsqu'ils se quittent, la pièce est finie sur une interrogation.

Maguelonne c'est un lieu-dit : une plage où tourbillonnaient les moustiques, entre Sète et Montpellier. Sur un banc rocheux, une église romane à demi ensevelie. Lieu d'exil, où se retira un pape ; lieu d'asile au milieu d'un désert.

### Dans un état de fièvre...

Lorsque la pièce commence, à la fin de l'exode de 1940, un homme vit là depuis cinq ans avec une petite gitane qu'il a recueillie. C'est un politicien « de droite », lassé, dégoûté devant l'incompréhension du peuple qu'il s'efforçait de défendre.

Arrive un vieil homme. Il est au bout de son exode. Avec sa fille de vingt ans, il espérait trouver ici des passeurs pour gagner l'Afrique. C'est un politicien « de gauche » qui refuse l'ordre nouveau.

Conflit violent. Le réactionnaire va-t-il dénoncer le vieux socialiste aux patrouilles qui doivent battre la côte ?

Mais l'ambiance des lieux leur verse comme un apaisement. Et peut-être est-ce le vieillard épuisé qui habitera le refuge ? Et peut-être est-ce son adversaire qui poursuivra l'aventure au delà de la mer.

Jean-Louis Barrault interprète l'homme de droite, Jean Servais le vieux socialiste, Sylvia Mounfort sa fille et Elma Labourdette la petite gitane. Il faut jouer dans un état de fièvre, dit Barrault. Celui qui défend l'homme et celui qui défend le foyer... Laurès et Barrès !

Madeleine Renaud nous avait exprimé, voilà deux semaines, sa foi dans cette œuvre inhabituelle, où, sur une durée de plus d'une heure, l'auteur emploie, selon son inspiration, vers, prose.

Clavel erre flétri à travers les couloirs de Martigny. Tel le « l'ami » que nous avons vu dans la presse : grand, solide, la cravate de travers, le regard anxieux derrière ses grosses lunettes auxquelles il manque toujours une branche, et pas toujours la même.

« Je joue tout sur cette pièce... si c'est une catastrophe, je dois me taire au moins pour trois ans... »

### « Pour frissonner voir Sophocle ! »

A partir du 4 avril, la Compagnie Madeleine Renaud-J.-L. Barrault présentera « Maguelonne » et l'« Œdipe » de Gide.

Piœff l'avait créé en 1932 à l'Avenue. Jean Vilar l'avait donné à nouveau voilà deux ans au Festival d'Avignon. Les deux grands comédiens lui ont offert l'hospitalité de Martigny pour jouer à Paris dans un décor refait spécialement, mais toujours par Léon Gischia, ainsi que les costumes.

Trois portiques très simples, traités en blanc et noir : il ne s'agit pas d'alourdir l'action toute en pathétique discret et en ironie.

« Pour frissonner, vous avez « Sophocle » ! avait prévenu André Gide. Sur trois marches où sont disposées des chaises de square, les comédiens répètent en tenue de ville. Jean Vilar est un roi de Thèbes en chandail, et Créon, son beau-frère (Pierre Bertin), a gardé ses lunettes d'écaille, son feutre et son cache-nez. Il est malaisé pour d'autres personnages de légende de garder leur ampèrè en complet veston. Pour que rien ne prête à rire, et c'est le cas ici, il faut une vérité profonde chez les interprètes, et chez l'auteur une langue qui cache sous une simplicité bonhomme toute sa vigueur.

La tranquille candeur d'Œdipe, succédant un bonhomme et renouant au rabat-joie Tirésias (William Sabatier) : « Pourquoi ne me croirais-je pas heureux quand je le suis ? » Et son orgueilleux courage lorsqu'il commence à pressentir ses tristes fils d'écaille : « Un bonheur fondé sur l'ignoace, je n'en veux pas. C'est bon pour le peuple ! »

C'est bien là que l'attendaient les dieux qui sont jaloux des hommes (Mais Gide écrit : Dieu).

« Ce bonheur tranquille est impie. Par cette secrète féure, Dieu pénétrera un peu dans son cœur... » Œdipe découvre que sa femme est aussi sa maman, que ses garçons sont pour lui des frères. « Permetts-moi de trouver cette confusion de sentiments extrêmement pénible... » constate le brave Créon.

Ainsi la pièce et ses interprètes naviguent-ils périlleusement entre le pathétique et le vaudeville.

Lorsque Œdipe reparait enfin, après s'être crevé les yeux il ne pousse pas les clameurs désespérées de la tragédie antique. Sans doute Jean Vilar a parfaitement compris la pensée d'André Gide lorsque l'assant tout derrière lui, il part courbé, non par de emords mais par le destin qui lui était réservé de toute éternité : « Ne finit-on pas l'oracle mental, ou je ne pouvais pas m'échapper... »